

## L'heure de dormir

Voici une histoire que l'on m'a contée, lorsque j'étais enfant. Voici ce qui arriva dans un village, en Bretagne, alors qu'y venait le marchand de sable. Vous avez dû entendre parler de lui. Vous vous souvenez sans doute de ce personnage dans « Bonne nuit les petits ». Eh bien, ce que l'on m'a raconté est tout à fait différent, comme vous allez vous en apercevoir.

La nuit tombait doucement et l'air se rafraichissait. Un vent léger faisait danser les épis de blé. Une silhouette apparut sur le sentier, un être vêtu d'un long manteau bleu marine sous lequel se cachait une gibecière. Il avança tranquillement jusqu'à ce qu'il arrive devant la ville. Les lumières l'accueillirent. Quelques-unes s'éteignirent chacune leur tour. Tous s'apprêtaient à aller se coucher. Il poursuivit sa route pour arriver devant les premières habitations. Il les connaissait tous, les enfants qui allaient se coucher tout de suite, ceux qui rechignaient à le faire et les adultes qui restaient éveillés.

Car contrairement aux légendes qui courraient sur lui, le marchand de sable ne venait pas que pour les enfants. D'un geste de la main, il fit s'ouvrir la porte et y il entra. Il se rematérialisa à l'extérieur et ainsi de suite. Il savait quand un gamin ou un adulte était malade. Il s'arrêta devant la maison suivante et y pénétra. Ils étaient tous éveillés. De la lumière provenait de la chambre du petit. Elle s'éteignit et la maison fut plongée dans l'obscurité. Le marchand de sable monta les escaliers et arriva à l'étage.

La mère, Marjorie Ducrelle vivait seule avec son fils Bernard, âgé de huit ans. Son mari était mort, il y avait deux ans, d'une grave blessure. Le marchand de sable connaissait leur histoire.

Marjorie l'aperçut et ne fut pas effrayée. Il entra dans la chambre. Le garçon était malade. Marjorie lui demanda :

— Pouvez-vous faire quelque chose pour mon fils ?

Le marchand de sable s'approcha. Il sortit sa besace et l'ouvrit. Il prit un peu d'une poudre blanche et la déversa sur le visage de Bernard. Celui-ci s'assoupit.

Marjorie l'entendit dans sa tête. *Demain, il sera guéri.* Elle se leva. Elle pouvait aller se coucher. Deux nuits qu'elle veillait sur son fils. Avec soulagement, elle s'allongea sous les draps. Elle ferma les yeux. Le marchand de sable versa sur ses yeux un peu de poudre et partit.

— Maman ! Maman !

Marjorie entendit Bernard l'appeler. Elle cligna des yeux. Elle ne parvenait pas à se réveiller. Son fils la secouait. Que lui arrivait-il ? Elle se sentait si fatiguée. Dormir, juste dormir. Bernard la secouait encore. La jeune femme s'apercevait qu'il avait peur. Elle aurait bien voulu le rassurer, mais elle ne pouvait pas. Elle était restée deux nuits, éveillée. Il ne fallait pas, mais son fils était malade, très malade. Elle était sa mère, c'était naturel qu'elle reste à son chevet. Elle n'aurait pas dû, elle le savait. Le marchand de sable l'avait punie. Elle n'arrivait plus à penser. Elle tomba dans une grande torpeur.

Bernard, affolé, se demanda ce qu'il devait faire. Il courut, dévala les escaliers et fonça vers la maison du docteur Feridge. Il frappa à sa porte. Le docteur arriva et l'invita à entrer. Il l'écouta et le suivit.

Bernard Ducrelle le conduisit vers la chambre de sa mère. Mort d'angoisse, il se précipita à son chevet et prit une de ses mains. Elle gisait dans son lit comme si elle ne se réveillerait jamais. Le docteur l'écarta doucement. Il s'approcha et examina Marjorie. Il enleva ses lunettes et pressa ses doigts sur ses yeux. N'en pouvant plus, Bernard hurla :

— Alors ?

— Je ne peux rien faire pour elle, mon grand.

Bernard lui cria, avec rage et désespoir :

— Vous êtes docteur ! vous devez faire quelque chose ! Vous ne pouvez pas la laisser comme ça !

Le docteur le tint fermement par les épaules.

— Le marchand de sable lui a jeté un sort d'endormissement. Je ne peux rien y changer. Lui seul peut la sauver.

Les larmes roulèrent sur les joues du garçon.

— Qu'est-ce que je peux faire alors ?

— Attends ce soir et demande au marchand de sable.

Bernard hocha la tête, la gorge serrée. Le docteur lui ébouriffa les cheveux et posa une main sur son épaule.

— Courage. Tout va s'arranger, mon grand.

Il se leva et Bernard le raccompagna en bas. Il le regarda partir, le cœur en lambeaux. Le garçon retourna à l'étage et s'assit près de sa mère. Il attendit que la nuit tombe. Le moment venu, il retourna dans sa chambre, s'habilla pour la nuit et éteignit la bougie, posée près de son lit. Blotti sous ses couvertures, il attendit anxieux et n'osant espérer. Il l'entendit entrer et se redressa.

— S'il vous plaît, guérissez ma mère !

Les yeux embués, il se leva et se mit à genoux.

— Je vous en supplie ! C'est de ma faute ! J'étais malade. Elle n'a rien fait de mal.

*Ta mère a enfreint la règle. Elle est restée éveillée. Elle aurait dû être dans son lit et m'attendre.*

Bernard ne voyait pas de solution.

— Combien de temps va-t-elle dormir ?

*Trois jours.*

Bernard se sent soudain très en colère. Il ne voulait pas patienter. Il avait besoin de sa mère et il désirait qu'elle soit guérie. Il frappa l'être devant lui de ses poings.

— Vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit de faire ça !

Il bâilla et se sentit tout d'un coup bien fatigué. Il n'aspira qu'à rejoindre son lit. Il s'écarta et alla s'installer de nouveau sous les couvertures. Le marchand de sable le contemplait, irrité par son attitude. Ce garçon méritait d'être puni. Il sortit sa besace et prit un peu de poudre qu'il jeta sur ses yeux. Bernard sentit une brûlure sur son visage. Il sombra ensuite dans un sommeil peuplé de cauchemars. Satisfait, le marchand de sable le laissa et poursuivit sa tournée.

Bernard Ducrelle se réveilla, le lendemain matin, se sentant groggy. Il s'aperçut de quelque chose d'étrange. Il ouvrit les yeux, mais tout était noir et ils lui faisaient mal, ils le piquaient horriblement. Il se redressa et ouvrit plusieurs fois les paupières. Il sortit prudemment de son lit. Que se passait-il ? Il mit ses mains devant lui. Lentement, il avança, toucha le mur puis la porte entrouverte. Bernard la poussa avec précaution.

Le garçon comprenait ce qui lui arrivait. Il était devenu aveugle. Terrifié, il se figea, se demandant avec horreur ce qu'il allait devenir. En bas, quelqu'un frappait à la porte. Une voix familière lui parvint qui apaisa son angoisse.

— Bernard ! Tout va bien ?

— Je suis là, Docteur !

Des pas dans les escaliers.

— Oh, mon Dieu ! Bernard !

Le docteur Feridge l'aida en le prenant gentiment par les mains. Il le conduisit en bas.

Il aida le garçon à s'asseoir et vint s'installer devant lui. D'une voix qu'il voulait ferme, Bernard lui raconta ce qui s'était produit. Le docteur le rassura et lui promit qu'il resterait auprès de lui et de sa mère.

— Mais vous Docteur, comment se fait-il que vous soyez ici. ?

— Je me faisais du souci pour toi et j'ai décidé de venir voir si tout allait bien. Je me félicite d'avoir eu cette initiative.

— Et vos malades ? Vous ne pouvez pas les laisser.

— Ne t'inquiète pas, mon assistant s'occupe d'eux pour cette journée.

Bernard se sentit effrayé.

— Et demain comment... ?

Le docteur le tranquillisa :

— Ne t'inquiète pas. Le sort ne dure qu'une journée.

— Comment le savez-vous ?

Le médecin soupira :

— Parce que tu n'es pas le seul à qui c'est arrivé. Des tas de gens l'ont eu et le lendemain, ils n'avaient plus rien.

— Mais on ne peut pas le laisser agir ainsi.

Le docteur mit un doigt sur ses lèvres.

— Bernard, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis. Il ne faut jamais remettre en doute les actes du marchand de sable où ce serait terrible.

— Mais il entre comme ça, chez les gens et fait ce qu'il veut.

Le médecin l'admonesta :

— Chut, Bernard !

Il prit une voix plus douce.

— Tu es bouleversé, je comprends.

— Il m'a pris mes yeux et m'a privé de ma mère !

Le docteur flancha.

— Je sais, mon grand. Je sais. C'est arrivé à des milliers d'autres gens.

Le garçon se calma et s'excusa. Il voyait bien que le docteur faisait son possible pour l'aider et qu'il ne prenait pas son problème à la légère. Le médecin resta avec lui jusqu'au soir. Le garçon retrouva la vue. Il ne put l'apprécier car la peur s'était infiltrée dans ses entrailles.

Bernard l'implora de rester.

— Tu sais bien que c'est impossible. Je dois retourner à mes malades.

Ce n'était pas la vraie raison et ils le savaient tous les deux.

— Je repasserai demain dans la matinée.

Effectivement, le docteur Feridge revint le lendemain matin. Il entra et appela :

— Bernard ?

Il attendit, mais personne ne répondit.

L'homme se dépêcha d'entrer et de se rendre à l'étage, continuant d'appeler le garçon. Il se doutait bien de ce qui s'était produit. Il arriva jusqu'à la chambre et crut entendre un gémissement. Mais c'était le vent qui hurlait au-dehors.

— Bernard ?

L'homme entra et se figea, stupéfait. Il n'arriva pas à définir tout de suite ce qui clochait. Le garçon gisait par terre, allongé sur le ventre, la tête levée et regardant autour de lui. Sauf qu'il ne pouvait pas voir, sentir, ni parler ou entendre. Sous ses cheveux, son visage avait disparu. Le médecin s'approcha, impuissant se demandant ce qu'il pouvait faire pour son jeune ami. Il n'avait aucune idée de la manière dont il pouvait lui prêter assistance. Dépité, il ne put qu'attendre et veiller sur les deux infortunés. Deux jours passèrent.

Au matin, Marjorie Ducrelle sortit de sa léthargie. Elle reprit doucement ses sens. Elle se sentait complètement ankylosée. Ses jambes lui paraissaient bien lourdes. Elle se leva du lit. Les pièces se remirent en place dans son cerveau. Bernard, le pauvre, comment allait-il ? Elle alla hors de la chambre et se dirigea vers la sienne. Il n'y était pas. Elle descendit les marches de l'escaliers. Elle vit un homme et son fils assis ensemble. Elle reconnut le médecin et fut heureuse qu'il soit là.

Marjorie les regarda tous les deux et sut que quelque chose n'allait pas. Bernard n'avait pas bougé. Il restait recroquevillé sur la chaise où il était assis. Marjorie l'appela, mais il ne fit aucun geste lui signalant qu'il l'avait entendu. Le médecin se leva et vint vers elle. Il la serra dans ses bras et la prit gentiment par les épaules.

— Marjorie, je suis vraiment navré. Il va falloir être forte.

La jeune femme sentit quelque chose s'effondrer au fond d'elle. Le docteur l'invita à s'asseoir et lui raconta tout ce qui s'était passé. Il la sentait frémir de colère. Elle se leva, retenant la rage qui brûlait dans son ventre.

Ses yeux étincelaient d'une nouvelle détermination. Elle marcha dans la pièce et se tourna vers lui.

— Je connais quelqu'un qui pourrait le mettre hors d'état de nuire.

L'homme la regarda, se disant qu'elle devait être en train de devenir folle à cause du chagrin.

— Marjorie...

— Non, Docteur. Je ne suis pas en train de perdre la tête. Bien au contraire.

Elle s'assit en face de lui et se pencha pour le regarder profondément dans les yeux.

— Elle seule pourrait nous aider et vous le savez très bien.

Le docteur Feridge se sentit mal à l'aise.

— Qui vous a parlé d'Elle, Marjorie ?

La jeune femme parut soudain très triste.

— Ma grand-mère avant de mourir. J'avais huit ans.

Marjorie Ducrelle se souvenait. Elle se remémorait cette vieille femme allongée dans son lit, le visage gris. Elle était très affaiblie et pourtant ses yeux brillaient, comme si tout ce qui lui restait de vie s'y était infiltré.

— Ma chérie...

— Oui, grand-mère.

Marjorie s'était approchée.

Sa grand-mère lui avait parlé du marchand de sable. Cet être qui venait tous les soirs ne lui avait jamais fait peur, même alors, lorsqu'elle était enfant. Elle n'aurait jamais cru qu'il pouvait être malveillant. Une fois, elle se rappelait alors que ses parents tardaient à venir la border, d'être descendue. Alors elle avait aperçu une silhouette très grande, vêtue d'un long manteau bleu foncé.

Intriguée plus qu'effrayée, elle l'avait dévisagée.

*Marjorie, tu devrais être dans ton lit.*

C'était lui qui avait prononcé ses mots. Comment pouvait-il connaître son nom ? Elle le regarda et monta dans sa chambre. Sa mère vint lui dire « Bonne nuit ». Marjorie lui avait dit qu'il y avait un homme habillé d'un manteau sombre dans leur maison.

Sa mère avait souri avec douceur, mais la petite fille qu'elle était alors, avait vu un trouble dans son regard.

— C'est le marchand de sable, ma chérie. Dors bien.

Elle l'avait embrassée sur le front et avait quitté la chambre. Allongée dans son lit, elle avait entendu des pas dans les escaliers, puis quelqu'un s'approcher et aller dans la chambre de ses parents. Elle avait attendu, blottie dans son lit. Elle avait fermé les yeux et senti une poudre sur son visage. Le sommeil l'avait emportée. Pendant des années, elle s'était interrogée sur ce qui avait effrayé sa mère. Pour elle, à l'époque, les adultes n'avaient peur de rien.

Elle avait vu cette même crainte dans le regard de sa grand-mère lorsqu'elle lui avait parlé du marchand de sable. Marjorie s'était penché et sa grand-mère avait pris sa main et lui avait murmuré qu'une personne pouvait intervenir et l'empêcher de faire souffrir. Elle lui avait dit son nom et comment la trouver. Marjorie ne l'avait jamais oublié. Séraphina, la marchande de terre noire.

Elle avait entendu des histoires horribles sur le marchand de sable. Certaines de ses victimes, des enfants ou des adultes avait même péri. Elle savait aujourd'hui qu'elles étaient toutes vraies. Elle fixa le docteur.

Elle se demanda combien parmi ses malades avaient été eux aussi sous le pouvoir du marchand de sable. Le docteur soupira.

— Oui, Marjorie. Je sais de qui vous parlez, et je suis surpris que vous la connaissiez. Personne ne parle d'Elle.

Marjorie hésitait.

— Après la mort de ma grand-mère, ma mère m'a offert...

Elle se mordit les lèvres.

— Elle m'a donné un petit journal que ma grand-mère avait rempli. Il était recouvert de dessins et parmi eux, il y avait une formule qui permettait de l'invoquer.

Le docteur Feridge se leva.

— Vous l'avez toujours ?

Marjorie hocha la tête et courut le chercher. Elle monta jusqu'au grenier. Elle alla jusqu'à une grande malle et l'ouvrit. Il était là, tout au fond. Elle l'y avait laissé tout ce temps. La jeune femme le prit et le serra contre sa poitrine avec ferveur. Elle ferma les yeux brièvement. Elle l'ouvrit avec hésitation et le compulsa. Elle retrouva les pages qui l'intéressaient. Ses yeux s'attardèrent sur une étrange silhouette féminine. Elle éprouva une drôle de sensation quelque part dans son ventre. La jeune femme vit un pot couvert de terre. Les pages suivantes présentaient une invocation.

Marjorie Ducrelle se souvint de ce qui s'était produit lorsqu'elle l'avait lu pour la première fois, alors qu'elle était une enfant. Elle avait fait ce rêve surprenant, la nuit suivante. Elle marchait dans une forêt étrange et arriva dans une petite clairière. Elle l'avait vue, ses mains griffues couvertes de terre noire. Marjorie n'avait pas senti de peur. La Dame s'était levée et approchée d'elle. Elle lui avait caressé la joue et s'était penchée pour susurrer à son oreille. La petite fille s'était de nouveau retrouvée dans sa chambre le journal ouvert devant elle.

Elle se dépêcha de sortir du grenier et de redescendre. Bernard n'avait pas bougé. Elle s'approcha de lui et caressa ses cheveux. Il réagit à ce contact et leva la tête. La jeune femme se mordit la langue pour ne pas hurler en voyant ce visage parfaitement lisse, sans joue, ni yeux, ni nez, ni oreilles, ni bouche, celui de son fils, où ce qu'il en restait. Des coups à la porte détournèrent son attention. Qui cela pouvait-il bien être ? Elle cacha le journal dans une des poches de sa tunique.

Le docteur Feridge prit gentiment Bernard par les épaules et l'emmena avec lui. Marjorie alla ouvrir la porte.

Elle tomba sur son amie Line Gernis qui venait aux nouvelles. Celle-ci l'étreignit.

— Je me suis fait du souci pour toi. Je ne t'ai pas vue depuis quelques jours.

— J'ai été un peu malade, j'ai dû garder le lit.

Ce qui était vrai, d'une certaine manière.

— Et toi, Line. ? Est-ce que tout va bien ?

— Mon mari est malade. Ses yeux sont très rouges et lui font affreusement mal. Il dit que le Marchand de sable l'a empoisonné parce qu'il était rentré trop tard et qu'il n'était pas dans son lit. Il n'arrête pas de dire qu'il va mourir.

Les deux amies discutèrent un peu, puis Line prit congé, non sans avoir embrassé Marjorie et lui faire promettre devenir la voir très vite. La jeune femme la regarda s'éloigner et referma la porte. Elle attendit un peu, puis se retourna. Le docteur revenait.

— J'ai laissé Bernard dans la cuisine.

— Je vous remercie de votre aide, Docteur. Je ne sais pas ce que je ferais toute seule.

— Vous vous en sortiriez très bien, Marjorie.

Elle sourit, mais reprit bien vite un visage austère.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, venez.

Ils allèrent ensemble dans la cuisine. C'était la plus grande pièce de la maison. Marjorie Ducrelle était sûre d'y trouver ce qu'il fallait. Elle prépara tout. Le médecin la regardait. Il songea qu'elle avait déjà dû tenter de faire cette invocation. Marjorie jeta le contenu de la casserole par terre. Alors une silhouette surgit. Le docteur la fixa subjuguée. Marjorie la contempla, sereine et heureuse. C'était Elle, la marchande de terre noire, Celle qu'elle avait rencontrée dans ce rêve.

La jeune femme s'approcha d'elle.

— Je suis ravie de vous rencontrer. J'ai besoin de votre aide.

La marchande de terre noire lui sourit. Elle regarda Bernard assis toujours au même endroit. Il n'avait pas bougé depuis que le médecin l'avait conduit dans la cuisine. Il tourna la tête comme s'il percevait la présence de la marchande de terre noire.

Des mots se formèrent dans sa tête.

*Bonjour, Bernard.*

Le garçon la connaissait, il l'avait rencontrée déjà, mais il ne savait plus trop où. La marchande de terre noire s'approcha de lui. Elle sortit de sous sa cape un pot rempli de terre noire. L'odeur âcre se répandit dans la pièce. Elle en prit un peu et en recouvrit le visage du



garçon. Marjorie retenait son souffle. Le médecin posa sa main sur son épaule. Il la retira et regarda, fasciné, le visage de Bernard se reformer. Marjorie sourit et des larmes de bonheur roulèrent sur ses joues. Elle tomba à genoux.

La marchande de terre noire se tourna vers elle.

— Relève-toi, Marjorie.

— Que puis-je faire pour vous remercier ?

— Tu ne me dois rien. Et il est trop tôt pour cela. Il viendra ce soir, mais ne pourra entrer.

Sur ces paroles, la marchande de terre noire sortit de la pièce. Elle en prit une grosse poignée et la répandit sur la porte. La terre resta collée sur le bois.

— Le marchand de sable ne pourra pas entrer, mais il devinera que je suis intervenue et voudra vous punir pour cela.

Bernard Ducrelle se leva et vint vers elle. Il prit ses mains et bafouilla, en pleurant :

— Merci... Merci... Vous êtes merveilleuse... Je ne sais pas quoi... vous dire... Vous... Vous me sauvez la vie...

La marchande de terre noire lui sourit avec bienveillance.

— Vous êtes maintenant tous les trois sous ma protection.

Elle fit le tour de la maison et enduisit toutes les fenêtres de terre noire. Elle disparut

La nuit vint bientôt. Le marchand de sable arriva devant la maison. Il sentit que quelque chose clochait. D'un geste de la main, il voulut faire s'ouvrir la porte, mais elle resta close. Il disparut pour réapparaître à l'intérieur, mais cela ne fonctionna pas. Il comprit. Ils l'avaient invoquée, Elle. Le marchand de sable savait qu'il ne pouvait plus entrer. Quand bien même il franchirait la porte, il savait qu'il y avait un petit récipient de terre noire devant chaque chambre et qu'elle empêcherait la poudre qu'il déversait de fonctionner. Bernard Ducrelle avait de nouveau son visage. La marchande de terre noire l'avait guérie.

Le docteur Feridge restait debout et attendait. Il savait que le marchand de sable était là. Il entendit des pas derrière lui. Marjorie venait.

— Vous devriez aller dormir.

Elle frissonna.

— Ces mots ne semblent plus bénéfiques, n'est-ce pas ?

— Il est là.

— Je sais, mais il ne pourra pas entrer.

Le marchand de sable s'éloigna. Il aperçut une silhouette familière et abhorrée.

— Vous ! J’aurais dû le savoir. Marjorie et Bernard vous avaient rencontrée. Vous aviez décidé de les protéger, bien avant le sommeil dans lequel je l’ai plongée.

Il chercha sous son manteau et trouva une autre besace qu’il ouvrit.

Elle contenait une autre poudre. Il en déversa le contenu sur Séraphina. Celle-ci commença à brûler. Mais le marchand de sable savait que cela n’annulerait pas la protection et que la maison lui était définitivement fermée. Elle prit un pot et jeta sur lui toute la terre noire qu’elle contenait. Un hurlement effroyable se fit entendre. Le marchand de sable se déforma et rapetissa. Séraphina attendit sereinement la mort. Marjorie sortit de la maison et jeta sur elle de l’eau emplies d’herbes différentes. La marchande de terre noire cessa de brûler. La jeune femme regarda l’amas de poudre, tout ce qui restait du marchand de sable et sut qu’ils étaient libérés à jamais de son emprise. Elle en fut soulagée et enchantée. Le médecin arriva derrière elle. Marjorie Ducrelle remercia la marchande terre noire et la regarda partir. Elle rentra dans la maison.

La jeune femme se sentit étrangement triste. Elle chassa une larme.

— Maman ?

Bernard s’approcha d’elle.

— Tu pleures ?

Elle força un sourire sur ses lèvres.

— Non, mon chéri. Tout va aller bien, maintenant.

Le lendemain, elle découvrit, en sortant de sa chambre, une petite figurine en terre cuite et sut qui elle représentait. Elle la déposa dans la cuisine. C’était la Protectrice de leur maison. Tous les matins suivants, Marjorie et son fils vinrent lui rendre hommage.

La morale de cette histoire, comme nous le montre Marjorie Ducrelle, est qu’il est toujours possible de se sortir d’un problème et d’en trouver la solution, si inextricable qu’il paraisse.